

La **G**azette des **A**mis de **G**ide

n°1



Avant-propos

Hommage à Claude Martin

Parutions prochaines

Correspondance André Gide – Adrienne Monnier

Documents divers

Avant-propos

Le *Bulletin des Amis d'André Gide* a cessé de paraître à la fin de 2025, presque au moment où disparaissait son fondateur et principal artisan, Claude Martin, à qui nous rendons hommage après cet avant-propos.

Il était devenu difficile d'assurer la publication régulière d'une revue qui, depuis près de soixante ans, n'a cessé de rassembler des études savantes et des documents inédits, et qui a vu peu à peu se tarir le vivier des textes disponibles. Cependant, Gide n'a pas dit son dernier mot, et il suffit pour s'en convaincre de voir combien de citations, parfois approximatives, de ses écrits, combien de références à ses engagements, continuent de circuler dans les journaux et les réseaux.

La présente Gazette correspond avant tout au désir de maintenir un lien entre tous ceux qui, amis anciens ou récents d'André Gide, adhérents de cœur, souhaitent que cette écoute se prolonge et même, parfois, se fasse dialogue.

Le numéro que je vous propose aujourd'hui n'a donc qu'un format provisoire. Constitué de documents récents ou glanés au fil des ans, il ne demande qu'à s'ouvrir à des contributions spontanées, à des échanges, des réactions personnelles, des informations récentes. Sa forme électronique permettra à chacun de le faire suivre à toute personne qu'il jugerait susceptible de s'y intéresser. Si tout va bien, cette Gazette aura la même régularité que l'ancien BAAG, paraissant au printemps et à l'automne.

Pour inaugurer cette *Gazette des Amis de Gide*, il semblait judicieux de la placer sous la protection d'une autre gazette, celle des *Amis du Livre*, et de sa fondatrice, Adrienne Monnier, qui sut particulièrement être une amie des livres de Gide, et de leur auteur.

Claude MARTIN¹
(1933-2025)

Avec Claude Martin disparaît celui qui fut, pendant cinquante ans, l'animateur incomparable des études gidiennes. Dès 1963, son *André Gide par lui-même*, rédigé alors qu'il était professeur au lycée de Roanne, plusieurs fois réédité et traduit, lui avait acquis l'autorité suffisante pour pouvoir fonder, en 1968, l'Association des Amis d'André Gide. Elle allait rassembler, autour de Catherine Gide, tous les grands noms de la NRF, de François Mauriac à Marcel Jouhandeau, de Marcel Arland à Jean Paulhan, sous la présidence d'André Malraux. Cette association, ouverte à tous les lecteurs de Gide, de toutes les générations et de tous les horizons, accueillant tous les courants critiques, allait atteindre une dimension internationale, des États-Unis au Japon, comptant jusqu'à près de mille membres.

Reconnu comme le pivot des études gidiennes, Claude Martin ne cessa guère d'être invité en France et à l'étranger, exerçant ainsi à Columbia University en 1969. Maître de conférences à l'Université de Saint-Étienne de 1969 à 1974, il travaille à sa thèse sur *La Maturité d'André Gide*, qu'il soutient à la Sorbonne en 1973, tout en publiant des éditions commentées, *René* en 1970 et *Les Nourritures terrestres* en 1971, ainsi que des textes inédits : en 1972, de Gide, *Le Récit de Michel*, et surtout, de 1973 à 1977, les 4 volumes du journal de Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, document exceptionnel, préfacé par Malraux, qui est salué comme un événement en France et à l'étranger.

Il rejoint en 1974 l'Université Lyon II où il est nommé professeur l'année suivante. À ses activités d'enseignant et de chercheur va alors s'ajouter une carrière d'administrateur : directeur d'UFR de 1977 à 1979, membre du Comité consultatif des universités de 1977 à 1982, premier Vice-Président de 1979 à 1981. Ses publications ne cessent pourtant de se multiplier : sa thèse, parue en 1977 (Klincksieck) reste un ouvrage de référence, demeurant indispensable pour la richesse de sa documentation et la pertinence de ses analyses ; Claude Martin procure les correspondances de Gide avec Jules Romains, André Rouveyre, François-Paul Alibert (Prix de l'édition critique de l'Académie Française 1982), avec sa mère, avec André Ruyters. Il édite aussi des

¹ Hommage paru dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2026-1.

textes inédits de Gide (*À Naples, Le Grincheux*), mais aussi le volume des Voyages de Pierre Loti (Bouquins, 1991). En 1998 paraît sa grande biographie *André Gide ou La vocation du bonheur* (Fayard).

Publiant chaque année, à l'intention des membres de l'association, quatre Bulletins, de longueur croissante (jusqu'à 180 pages d'études, d'inédits, d'archives), et un livre – étude ou document inédit – il est à la fois auteur et éditeur, assurant souvent lui-même la composition et la diffusion de ces ouvrages. Il va ainsi créer et diriger la série des *Cahiers André Gide* (Gallimard), la série *André Gide* (Lettres Modernes) et, aux Presses universitaires de Lyon, la *Bibliothèque André Gide*. Conciliant passion des documents et maîtrise des techniques modernes, il a su passer de la machine à écrire à la composphère puis à l'ordinateur. À ce titre, il est probablement l'universitaire français qui a composé le plus grand nombre de pages, travaillant avec un parfait désintéressement pour le compte de ses collègues et amis chercheurs.

À Lyon II, où il dirige et guide de nombreux chercheurs avec beaucoup de bienveillance, il crée de nouveaux instruments à leur intention, avec le Centre d'études gidiennes, installé à Lyon II dès 1972, et avec l'Équipe de Recherche sur la correspondance générale de Gide. En 1970 il avait déjà publié une édition critique de *La Symphonie pastorale* qui reste un modèle du genre. Parallèlement, il se spécialise dans l'établissement et l'édition de la correspondance de Gide ; sa méthode de présentation et d'annotation des correspondances a fait école. Il élabore simultanément un *Répertoire chronologique* des lettres écrites et reçues par Gide, travail en expansion constante qui, dans sa dernière version recensait 28000 lettres. Il procure de même une *Bibliographie chronologique des livres consacrés à André Gide* (CEG, 1995) et une précieuse *Table et Index de La Nouvelle Revue Française de 1908 à 1943* (Gallimard, 2009).

À la fois passionné et tolérant, travailleur acharné mais ouvert et disponible, il a su faire des gidiens une famille où les débats n'étaient jamais des conflits, où les recherches se faisaient souvent en équipe. Il restera durablement le meilleur connaisseur de la vie, l'œuvre et l'époque de Gide, l'initiateur de recherches qui se prolongent encore, et l'ami généreux dont beaucoup se souviendront.

Pierre Masson

À paraître en 2026 aux éditions Classiques Garnier

1

Revue des lettres modernes – série André Gide, n° 12

GIDE ET LES IDÉES

Jean-Michel WITTMANN

Introduction : “Les idées..., les idées, [...] m’intéressent plus que les hommes ; m’intéressent par-dessus tout.” /

AMBIGUÏTÉS DE L’IDÉALISME GIDIEN

Pierre MASSON

De l’Idée aux idées

Marion MOLL

Gide et l’idée parasite

IDÉES ESTHÉTIQUES

Martine SAGAERT

André Gide, pourquoi écrivez-vous ?

Peter SCHNYDER

Le dynamisme générique de l’écriture gidienne. Quelques réflexions sur le critique et l’essayiste

Augustin VOEGELE

André Gide : des idées en poésie

Vincenzo MAZZA

Une pensée théâtrale naissante. La première des “Lettres à Angèle”
d’André Gide

Marco LONGO

Pantins et ficelles, corps et ombres : Gide entre l’humorisme
pirandellien et le rire bergsonien

François BOMPAIRE

Claudine et Ménalque, ou les troubles de la singularité : Gide,
Colette et l’idée de littérature

POSITIONS ÉTHIQUES

Paola CODAZZI

André Gide, d’une guerre à l’autre

Charlotte BUTTY

Gide et le colonialisme : trajectoire d’une idée aux multiples
ramifications

Patrick POLLARD

Le veau à cinq pattes : Gide et les sciences naturelles

*

2

À paraître dans la Bibliothèque gidienne

Paola FOSSA : *La Réception de Gide en Italie (1895-1947)*
Le regard de la presse. 653 p. 58€

Une analyse de la présence d'André Gide dans la presse italienne de 1895 à 1947. La lecture des articles, les sources directes (témoignages, lettres, journaux intimes, fonds d'archives) et les sources critiques reconstruisent le rapport de l'écrivain avec l'Italie ainsi que la réception de ses œuvres.

*

Échos d'André Gide. Lectures et relectures européennes.
sous la direction de Martina della Casa et Alexandra Klinger

Ce volume réunit des contributions qui interrogent la manière dont l'œuvre d'André Gide a été lue et relue en Europe, de son vivant jusqu'à aujourd'hui. Il ouvre ainsi un chantier qui creuse une question centrale pour lui : comment s'inscrire durablement dans l'histoire littéraire ?

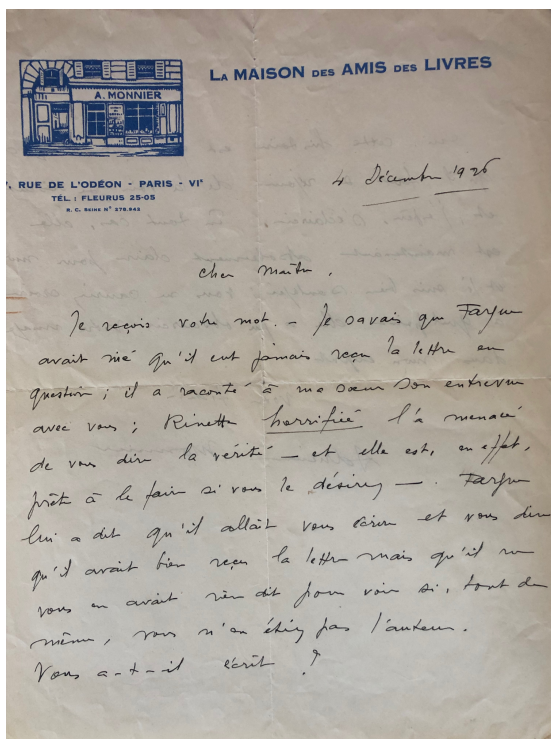
pour paraître ultérieurement

André Gide et ses traducteurs germanophones (2 volumes), par
Natacha Lafond, Pierre Masson et Peter Schnyder.

*

Adrienne Monnier et André Gide deux amis des livres

Correspondance 1916-1950²



² Cette correspondance n'est que partiellement inédite. De nombreuses lettres sont parues dans le livre de Laure Murat, *Passage de l'Odéon* (Fayard, 2003), mais éparses et incomplètes.

Quand Adrienne Monnier commence sa carrière de libraire, la vie de Gide est sur le point de prendre un nouveau départ. On est encore au cœur de la guerre de 14-18, mais l'espoir d'un renouveau, le désir de voir éclore un siècle régénéré, après ce bain de sang, sont partagés par nombre de Français. Pour ceux qui croient à l'urgence d'un art de vivre rajeuni, d'un langage renouvelé, la boutique de la jeune femme va vite apparaître comme un lieu de rencontre et d'effervescence privilégié. Le grand brassage social de la guerre a mis fin à la prééminence des salons aristocratiques que Proust lui-même ne fréquente plus que pour en décrire le déclin ; chez Adrienne Monnier, fille de postier et d'institutrice, c'est l'amour de la littérature qui tient lieu de lettres de noblesse, et la vocation commerciale qui veut que cet amour soit contagieux. Le 15 novembre 1915, âgée de 23 ans, elle ouvre une librairie au 7, rue de l'Odéon, à Paris, qu'elle rebaptisera « La Maison des Amis des livres » en 1918.

Précisément, dans les dernières années de la guerre, la situation et la figure de Gide changent brusquement sur la scène littéraire. Ses *Nourritures terrestres*, dont il ne s'était vendu que cinq cents exemplaires en vingt ans, deviennent un manifeste essentiel pour toute une jeunesse qui a le sentiment de renaître à la vie, et c'est pour tenter d'obtenir un exemplaire de ce livre devenu introuvable qu'Adrienne Monnier va, le 15 décembre 1916, prendre contact avec Gide. À cette époque, celui-ci traversait une période d'angoisses et de doutes, et cette demande fut certainement pour lui un signe important.

Il faut tout de même attendre encore deux ans pour que Gide devienne pour Adrienne un correspondant privilégié. D'abord, la liaison amoureuse avec Marc Allégret l'entraîne vers un optimisme rajeuni, qui le met en résonance avec les nouveaux créateurs, dadaïstes en tête ; Marc va parfois être son émissaire auprès d'Adrienne dont il fréquente volontiers la boutique, au point que Gide en fait parfois l'annexe de son salon pour donner rendez-vous, comme au jeune Jean Paulhan, en mars 1919.

Ensuite, la parution de *La NRF* en 1919, la republication de ses œuvres antérieures, ses prises de position sur l'avenir de l'Europe, sa participation aux décades de Pontigny contribuent à sculpter la statue de celui que bientôt Rouveyre appellera « le contemporain capital ». Quand

Gide se rend à *La Maison des amis des livres*, il n'y va pas seulement pour rendre hommage à son ami Paul Valéry, ou pour échanger avec Léon-Paul Fargue, mais aussi pour retrouver de jeunes admirateurs, aux surréalistes versatiles succédant les Saillet, Thomas et Levesque.

Enfin, loin de se satisfaire de ce rôle confortable, Gide est décidé à innover encore, et ses réflexions sur le roman à venir trouvent, dans ce petit temple où fréquentent Larbaud et Joyce, de quoi stimuler sa foi. Lui-même se charge de révéler aux fidèles d'Adrienne l'œuvre de Raymond Roussel.

Cela ne signifie pas que, pour Adrienne Monnier, Gide soit le roi de sa fête. Il est l'un des chevaliers de sa table ronde, qui peut, à ses yeux, commettre des fautes, comme lorsqu'il publie son *Corydon*, manifeste homosexuel résolument viril, dans lequel les femmes ne pouvaient trouver leur compte. Mais il est un collaborateur plein de bonne volonté, qui prête sa voix à de nombreuses lectures, participe à des causeries, ou préface un catalogue quand le peintre Cornilleau expose ses aquarelles dans la librairie en mars 1920.

Et puis il y a, entre la jeune libraire et le mandarin des lettres, des affinités évidentes. Même s'il n'est pas précisément un féministe, Gide est, depuis son adolescence, habitué au commerce des femmes, un commerce avant tout intellectuel lorsqu'il donnait la réplique à ses trois cousines avec qui il entretenait un véritable salon littéraire. Par la suite, il avait connu des femmes qui, en matière de littérature, pouvaient lui tenir lieu d'interlocutrices, et parfois de consœurs. Il connaissait ainsi, depuis le début du siècle, Aline Mayrisch, critique littéraire occasionnelle, traductrice et même auteur d'un récit qu'il devait faire accepter au comité de lecture de la très masculine *NRF*. Il connaissait aussi l'amie de cœur d'Aline, Maria Van Rysselberghe, qui ne tenait pas encore la plume, sinon en secret, mais se montrait déjà lectrice clairvoyante et critique impitoyable, dont il suivait le plus souvent les conseils.

On pourrait établir ici la longue liste des adoratrices de Gide, mais l'important serait surtout de souligner qu'envers ces femmes, il fit toujours preuve d'une équanimité affectueuse, réservant ses coups de griffe ou ses révoltes à des confrères. C'est ainsi qu'avec Adrienne Monnier, il entretint, trente ans durant, un dialogue de plus en plus amical, et même complice, passant du « *chère Mademoiselle* » à « *chère amie des livres* » puis à un « *chère amie* » qu'Adrienne, renonçant enfin au « *cher Maître* », finira par lui accorder en retour. Et s'il lui arriva de critiquer certains vers d'Adrienne, il appréciait beaucoup, plus encore

que ses jugements, le style dans lequel elle les présentait, au fil de ses gazettes. Par exemple, le 8 février 1940, il peut lui écrire :

Je ne sais pas comment vous faites pour garder, dans votre écriture, un ton de voix si parfaitement naturel ; plus même que dans la conversation. On vous sent à la fois si sensée et si aimablement potasson... C'est délicieux. À vous lire, je reprends goût à la vie.

Mais il a donc fallu attendre que la guerre les sépare pour que cette complicité, et même le besoin qu'ils ont l'un de l'autre, se manifestent dans leurs lettres. C'est d'abord l'aide qu'Adrienne, usant de ses relations, apporte à Gide pour faire sortir certains prisonniers des camps de concentration, en 1939. Puis ce sont les échanges de renseignements à propos des jeunes amis mobilisés, Saillet et Thomas en particulier : « *Et quelle joie de retrouver, sous votre aile, les poussins amis Thomas et Saillet.* »

Enfin, avec l'isolement qu'entraîne l'exil de Gide à Nice, puis en Tunisie, la chaude intimité des *Amis des livres* apparaît comme un *carrefour amical*, une oasis lointaine et désirable, dont les *Gazettes* se font parfois l'écho : « *On vous bénit de permettre, à notre imagination du moins, d'assister à ces réunions, d'en être – ah ! et de tout cœur.* »

Et Gide savait aussi flatter les goûts d'Adrienne quand, d'Algérie, il lui envoyait un colis :

Si vous saviez combien votre exquise lettre de fin d'année m'a donné de bonheur. Et avec quelle avidité je me suis jetée sur les dattes, délicieuses, plus moelleuses que n'en eus jamais. Idée splendide d'avoir mis aussi des amandes : c'est ici d'une rareté folle ; je n'y ai pas encore touché ; quand vous serez là, nous ferons un de ces gâteaux aux amandes !

Et en retour, Adrienne lui manifeste un constant attachement ; elle qui s'est disputée avec Fargue, brouillée avec Larbaud, n'eut jamais de grief contre Gide. Et quand il mourut, elle trouva, pour exprimer son émotion, des images qui construisaient une même métaphore :

J'ai eu avec lui trente-cinq ans de relations littéraires qui occupent les coins les plus chers et les plus éveillés de ma mémoire.

Personne, je crois bien, n'aura eu dans ma librairie figure à la fois si grande et si amicale.

Nous savons qu'il avait le génie de la Littérature, qu'il était là chez lui.

Pour Adrienne Monnier, la Littérature, sa librairie et sa mémoire étaient trois espaces superposables, un même temple qu'elle avait édifié contre les divisions que la vie imposait, et il fallut que ce soit Gide, *l'insaisissable Protée*, qui en soit le génie unificateur.

1. Adrienne Monnier à André Gide

Paris, 15 décembre 1916

Maître

Je cherche depuis longtemps un exemplaire des *Nourritures terrestres* et ne le trouve point.

Je n'aurais pas pris la liberté de vous le demander s'il était pour moi seule. J'ai lu, grâce à un ami, cette œuvre admirable – je n'essaierai point de vous dire combien je la trouve admirable, car mes mots seraient trop pauvres et trop vains.

Mais voici pourquoi j'ose vous importuner : j'ai fondé, il y a une année, une librairie-bibliothèque ; librairie en ce sens que nous vendons les volumes, et bibliothèque parce que nous avons réuni un certain nombre d'œuvres classiques et modernes que nous prêtons à l'abonnement. En somme, c'est un cabinet de lecture, mais les livres sans cesse renouvelés y sont toujours propres, nous ne les estampillons pas, nous essayons de leur garder cet air vivant et plaisant qu'ils ont dans une bibliothèque où l'on a réuni ce que l'on aime le mieux. – Nous avons ainsi toute votre œuvre et celle de Claudel, de Jammes, de Suarès, de Verhaeren, de Maeterlinck, de Henri de Régnier, de Remy de Gourmont... nous avons aussi l'œuvre de Jules Romains, Duhamel, Vildrac, Apollinaire... Je vous cite là quelques noms pour vous donner un peu le sens de notre maison.

Nous avons toute votre œuvre, mais non point hélas ! *Les Nourritures terrestres*, *Le Voyage d'Urien* et *Paludes*, *Le Prométhée mal enchaîné* ...

Et combien de jeunes gens trouvent ma maison bien méprisable pour ne pouvoir y lire ces œuvres après avoir lu *L'Immoraliste* et *La Porte étroite*, *Saül* et *Le Roi Candaule*, les traités du *Retour de l'enfant prodigue*, *Isabelle*, les *Souvenirs de la cour d'assises*, *Les Caves du Vatican*, et vos *Prétextes* et *Nouveaux Prétextes* où ils trouvent tous les trésors de l'intelligence.

Ah ! que je comprends que l'on souffre de n'avoir pas lu *Les Nourritures terrestres* !

S'il vous en reste un exemplaire, Maître, voulez-vous me le faire envoyer, et me désigner une Œuvre à laquelle je donnerai une somme qui ne paiera pas du tout la joie que vous ferez à un grand nombre de jeunes gens qui vous considèrent comme leur maître le mieux aimé.

Je vous prie de croire à ma profonde et respectueuse admiration.

Adrienne Monnier

2. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, 17 décembre 1916

Madame ou Mademoiselle,

Votre exquise lettre me touche et je suis réellement attristé de ne pouvoir vous envoyer aussitôt ce livre que vous demandez. Je serais à Paris que je ne pourrais pas davantage : *Les Nourritures terrestres*, après avoir longtemps attendu d'introuvables lecteurs, sont introuvables à leur tour, et j'ai remis à l'imprimeur, en vue d'une réimpression, le dernier exemplaire qui me restait. Il y a quelques mois de cela et j'aurais dû déjà recevoir des épreuves – mais nous sommes en temps de guerre.

Le Prométhée mal enchaîné et *Le Voyage d'Urien* sont-ils également épuisés ? Je m'étonne.

Votre lettre est venue m'apporter un peu de réconfort, à une heure où j'en avais grand besoin³.

Je vous en remercie de tout mon cœur.

André Gide

³ Gide, à cette date, est à la fois traversé par une crise d'angoisse mystique, et doute de la valeur des Mémoires qu'il a commencé à rédiger.

3. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, vendredi [février 1920]

Chère Mademoiselle

Allez-y. Voici le bon à tirer⁴. Corrections = 0. Ceci pourtant : je voudrais, s'il se peut, que la phrase : « Il s. p. q. c. s. C.⁵ » fût sur une ligne et formât, à elle seule, paragraphe – ou « alinéa ». Veuillez y veiller !

Voici donc, ci-joint, le manuscrit, que j'aurais vraiment mauvaise grâce à refuser. Vous aurez admiré n'est-ce pas avec quelle méchanceté j'ai choisi de l'écrire sur le plus vilain papier que j'aie pu trouver. Par contre ce billet exquis où je m'accuse est sur le plus beau Fabiano d'avant-guerre.

Je boucle de mes souriants souvenirs.

André Gide

4. André Gide à Adrienne Monnier

[mai 1921]

Chère Mademoiselle

Je ne pense pas qu'il me soit possible demain soir d'assister à la séance de lecture – et de vous présenter M. Peter Colefax – fils de l'illustre lady du même nom⁶, qui applaudissait aux vers de Valery l'autre soir⁷. Je donne à ce jeune homme une carte de moi avec deux lignes de ma main – et vous serai très obligé si vous préveniez pour qu'on le laisse entrer. Je crois qu'il croit que la Maison des Amis des Livres est un club secret où ne pénètrent que les initiés. Mystiquement il a raison.

Bien votre

André Gide

⁴ Préface au *Catalogue de l'exposition Cornilleau*, Maison des Amis des Livres, 1920.

⁵ « Il se pourrait que ce soit Cornilleau. »

⁶ Sybil Colefax (1874-1950) était une célèbre décoratrice anglaise.

⁷ Le 18 mai 1921 avait eu lieu une séance Valéry, « Dialogue sur l'architecture ».

Agendas d'Adrienne Monnier⁸

Hyères, septembre 1921

Jeudi 1^{er}. – Matin 9 heures, Sylvia voit Gide sur la plage ! Court me le dire aux cabinets où je suis ; j'en sors le plus vite possible, me précipite sur le balcon : pas de Gide. Sylvia a-t-elle rêvé ? – Mais le voici, des cahiers et un livre sous le bras, qui se dirige vers les cabines. – Sylvia descend vivement pour lui dire bonjour ; il lui fait un accueil très chaleureux, lui demande : « Où sont les autres ? »

Gide prend un bain, puis va s'installer sur la terrasse. – Je vais me baigner à 10h30 avec ceinture et collier ; il me regarde de la terrasse. – Après m'être habillée, je vais lui parler. [Il a la] gentillesse de me dire qu'il restera parce que nous sommes là, me demande pour combien de temps exactement nous sommes là. Je lui dis que nos amis ignorent notre séjour ici, que nous n'avons voulu la compagnie de personne, mais que son arrivée nous ravit : nous relisions justement les *Caves*, nous parlions de lui sans cesse ; c'est un prodige que de le voir !

Après déjeuner, [visite] des chambres. – L'après-midi, il va à Hyères, revient avec porto, galettes d'avoine, cigarettes, melon.

Après dîner, conversation. Tas de petites questions sur Larbaud : [est-il] catholique ? Fargue : est-il dans la purée ? quelles sont au juste ses histoires sentimentales ? Me laisse à peine le temps de répondre ; voudrait des faits sans analyse. Il n'y a pas de faits, à vrai dire. Matthey : [Gide] devine que Fargue l'a mis en rapport avec ce dernier pour aider ses affaires avec Colette X. ; ça l'irrite d'avoir été pris comme moyen. Il dit que Fargue est venu un jour le voir pour lui ouvrir son cœur, mais il l'a coupé tout de suite : ça ne l'amusa pas. Fargue menteur qui veut se rendre intéressant. – (Fargue m'avait dit, au sujet de cette visite, qu'il avait rencontré Gide, que celui-ci l'avait prié de venir passer un moment chez lui et avait provoqué ses confidences.) – Nous parlons encore de Cocteau, des derniers Ballets suédois, de la critique.) Il passera les six mois d'hiver à Rome où il a loué une maison, mais il pense qu'avant son départ Copeau montera *Saül*.

Il nous parle des *Faux-monnayeurs* (journal du livre).

⁸ établis par Maurice Saillet, *Les amis du livre*, 1960.

Vendredi 2. – [Gide] prend son bain vers 9h30. Sylvia descend se baigner avec lui ; pendant qu'il se sèche au soleil, Sylvia fait mine de vouloir le laisser seul ; il la retient, lui demande de parler anglais.

L'après-midi, il lui demande encore de lui faire lire de l'anglais et de le corriger ; il lit quelques pages de *Tom Jones* que Sylvia a apporté pour relire ici et justement c'était un passage de la préface à *Armance* qui l'y avait fait penser.

.....

Après dîner, conversation littéraire. Il me demande ce que je pense et ce que le public pense de Larbaud, de Giraudoux, de Morand... Il semble jaloux de Larbaud quand je lui parle de celui-ci avec quelque tendresse ou admiration, me coupe la parole ; pourtant je ne lui montre pas tout mon sentiment sur Larbaud ; j'use de précautions oratoires infinies. Je ne lui parle pas du tout de Claudel et de Romains, il ne me demande d'ailleurs rien sur eux. – Je lui avais dit, il y a quelques mois, que j'avais l'intention d'écrire un jour mes mémoires ; il me dit, feignant d'oublier ce propos : « Vous devriez écrire vos mémoires. » Je lui réponds que j'en ai toujours eu l'intention, qu'ils seront posthumes, d'ailleurs, et terribles pour moi-même autant que pour les autres. – Il parle un peu aussi de Joyce, de Butler...

Le soir, après l'avoir quitté, dans notre chambre, nous faisons Sylvia et moi maintes réflexions : sur l'habitude qu'ont les hommes de lettres de vous poser des tas de questions et de vous laisser à peine le temps de répondre ; ils cherchent des faits, une matière brute ; ils ne veulent pas qu'on développe, ça c'est leur ouvrage ; ils ont toujours peur qu'on découvre leurs pistes. – Nous trouvons cela irritant, mais nous décidons, par politique, de lui laisser toujours le premier et le dernier mots : nous prendrons notre revanche quand nous aurons son âge et son autorité. Pauvres jeunes !

Nous discutons aussi sur l'influence qu'il a sur les jeunes écrivains. Sylvia pense que c'est lui qui influence le plus les nouvelles générations. Je ne pense pas. Son influence est plus superficielle que réelle ; ils la reconnaissent d'autant mieux qu'on en trouvera peu de trace dans leurs œuvres. Par ailleurs, il est assez *chic* d'aimer Gide : c'est bien porté. – Je développe assez longuement sur Romains.

Samedi 3. – Je décide de me montrer très peu ; Gide a tant parlé avec nous la veille qu'il se donnera sans doute de l'éloignement aujourd'hui. – Je ne le vois pas de toute la matinée. Après déjeuner, je monte écrire des lettres. Nous prenons le thé dans notre chambre (la veille on l'avait pris avec lui, il avait offert du porto). – Après le thé, nous faisons une grande promenade jusqu'au dîner. Mais il n'est pas là pour le dîner. Nous l'avons vu pourtant sur la terrasse à 5 heures moins le quart.

.....

Peut-être a-t-il été à Toulon où il passera la nuit.

Dimanche 4. – Nous descendons sur la plage à 9h 30. Gide prend son bain avec Mlle Van Rysselberghe, arrivée hier soir ; il lui avait écrit qu'il irait passer quelques jours dans sa ferme ; elle a profité d'une auto pour venir ici passer dimanche et une partie de demain. Je suis contente de la voir (histoire de [Charles] Chanvin). – Gide est exquis avec nous ; dit qu'il s'est ennuyé de ne pas nous voir hier ; en désespoir, est allé faire un tour à Hyères ; nous a acheté des cigarettes Prince de Monaco, m'en donne une boîte. Il fait le jeune homme avec nous trois, pirouette autour de la barre d'appui des cabines, cherche des compliments, en obtient en quantité, surtout de moi. Je lui dis que son costume beige est un chef-d'œuvre... ; à une allusion [qu'il fait] à sa calvitie, [je dis] que les cheveux ne sont qu'un artifice, que j'aimerais me raser la tête... ; que sa verrue placée entre les sourcils le fait ressembler à Bouddha...

Après déjeuner, conversation sur la terrasse. Mlle Van Rysselberghe a une canne hindoue qui représente une gazelle dévorée par un tigre. Je lance quelques-unes de mes idées sur le cannibalisme. Gide est de mon avis ; il dit qu'il a lu dans un travail d'un disciple de Darwin (?) que le lièvre avait du plaisir à être poursuivi par les chiens ; que les bêtes féroces étourdissaient leurs proies avant de les dévorer, de sorte qu'elles ne souffraient pas ; que, d'ailleurs, lui éprouvait le besoin de penser que la douleur n'existait pas dans la nature, que ce n'était qu'appréhension et souvenir, fruit de l'imagination, etc. *La viande* (développement personnel).

Après cette conversation, il se dispose à faire la sieste ; me prête les bonnes feuilles de ses *Morceaux choisis* qui vont paraître, où il y a quelques Pages inédites auxquelles il tient ; il prête à Mlle Van Rysselberghe une curieuse lettre écrite par une baronne allemande, idole de Green Village. Sylvia connaissait cette lettre ; on voulait même qu'elle se chargeât de la remettre à Gide.

Nous allons au salon pour lire ce qu'il nous a confié ; il nous suit, voit un piano. Je lui dis qu'on m'a rapporté qu'il était excellent musicien... Il se fait peu prier pour se mettre au piano ; joue du Schumann, du Chopin, de l'Albeniz..., avec virtuosité, mais sans âme ; il est vrai que le piano est mauvais, dur... Il joue la figure grimaçante, avec un souci de l'effet, semble-t-il ; sa manière, les morceaux qu'il joue, tout cela est très romantique.

.....

Au bout d'un moment, il se lève pour aller faire sa sieste.

Nous nous apprêtons à lire ; mais la porte s'ouvre : Jules Romains ! Grande surprise de part et d'autre ; il vient pour voir Gide ; il sait que Gide est ici par Copeau qui est à Saint-Clair chez les Van Rysselberghe. Il a quitté Saint-Julien Châteuil pour venir passer une dizaine de jours dans sa maison d'Hyères ; il a naturellement, été faire sa cour à Copeau. Il a une petite auto qu'il a achetée avant de quitter Paris ; l'auto est là dans l'allée, Bibi est restée dedans avec Ginette. Je cours embrasser Gabrielle [Romains]. Je leur raconte l'arrivée de Gide et leur demande de revenir au salon avec Mlle Van Rysselberghe. Nous y trouvons Gide qui, en bras de chemise, s'est remis au piano. – Bonjour, bonjour ! – On parle

d'Hyères, d'Edith Wharton, de Paul Bourget... (à propos du fameux guide en anglais). Romains dit à Gide que Copeau l'attend à Saint-Clair où il n'est encore que pour peu de temps.

Gide, Sylvia et Mlle Van Rysselberghe vont prendre un bain ; moi je laisse les Romains sur la plage pour lire les Pages inédites.

Thé. Les Romains nous invitent à dîner ainsi que Gide et Mlle Van Rysselberghe ; ils refusent, nous acceptons ; nous irons à Hyères par l'omnibus ; ils nous quittent pour aller préparer le dîner.

[...]

Lundi 5. – Nous avons invité Gide et Mlle Van Rysselberghe à déjeuner. On ne les voit pas de toute la matinée ; à midi et demie ils viennent à table ; ils sont allés aux Salins de Pesquier ; là, [ils] ont vu un village sous les pins, très exotique ; ils sont ravis.

Pendant le déjeuner, télégramme signé Pierre Louÿs : « En ce jour, le (?) de la Saint Barthélemy, je pavoise ma maison et nous pensons vivement à toi. » En lisant le télégramme [Gide] est calme ; il feint de ne pas comprendre. Il me demande ce que je vois là-dedans. Je lui dis que je pense que ce sont les Dadas. Il trouve que c'est bien dans la note de Pierre Louÿs. Au bout d'un moment, explosion ! La Saint Barthélemy, l'Edit de Nantes !

Après déjeuner, café et conversation sur la terrasse. Mlle Van Rysselberghe nous quitte à 2h 15 pour prendre son train. – Sieste de Gide. – Arrivée des Romains à 3h 30. – Bain. Le critique anglais Roger Fry, venu ici pour voir Gide, se baigne avec nous. – Thé. [...] Le soir Gide dîne avec Roger Fry.

Mardi 6. – Matin, bain avec Gide. Je lui parle des Pages inédites qu'il m'a fait lire. On se sèche sur la plage en mangeant des figues qu'il a achetées. – Déjeuner avec Gide qui nous a invitées. Conversation. – Sieste. – Thé. On parle d'Irma, des Séances. On en projette une où il lirait des pages de lui, en suivant le plan des *Morceaux choisis*, sans la partie critique toutefois, mais surtout les pages amusantes : « Le public ne sait pas où il faut rire », dit-il. – Mais voici la corne de l'omnibus, il nous dit au revoir. – Lui dans l'omnibus, je lui dis encore des douceurs, il me donne son adresse jusqu'à samedi. Il part.

5. André Gide à Adrienne Monnier

2 décembre 1921

Chère amie des livres

Mais non, je ne suis pas à Paris – (j'ajoute : hélas ! puisque Joyce – Larbaud – et vous-même). Je n'ai fait qu'écraser mon passage entre Rome et Cuverville. Je venais précisément d'écrire à Larbaud, quand m'est parvenue votre lettre.

Nous causerons de ce que vous me dites au sujet du manuscrit, à mon premier voyage à Paris.

Bien cordialement et... (je ne retrouve plus le mot ! zut...)
tout de même

André Gide

6. André Gide à Adrienne Monnier

Brignoles, 22 juillet 1922

Oh !

Déjà je les sais par cœur. Ils m'enchantent ; me ravissent. Je les habite éperdument. — Parole ! je suis très épaté. Mais quelle désolation de ne point vous avoir entendue me les lire, sur cette plage d'Hyères que votre souvenir ne suffit hélas pas à peupler. Morne, morne, autant qu'aimable, l'an passé. Sans plus de Roger Fry, ni de Romains, car c'était bien décidément autour de vous que gravitait tout le plaisir.

Dites du moins que l'antré de la rue de l'Odéon n'est pas un mirage, qui me soutient dans la traversée de cet été saharien.

Au revoir. Je baise courtoisement le pan du voile de votre muse.

André Gide

7. Adrienne Monnier à André Gide

Paris, mercredi 25 octobre 1922

Cher Maître,

Il y a bien longtemps que je n'ai vu « notre cher Gide » ; il me semble tous ces jours, quand je regarde la porte, que je vois votre figure derrière la vitre.

Je pensais hier que ce serait bien ravissant s'il vous plaisait de tenir votre promesse de faire une lecture ou une causerie chez nous. Quand je songe que vous avez donné vos Dostoïevski au Vieux-Colombier ! et naturellement, comme ça se passait l'après-midi, vous avez eu surtout des vieilles dames, ce qui était bien fait, car vous me « trompiez ».

Mais parlons sérieusement. Vous souvenez-vous qu'une fois, vous m'aviez dit que vous aimeriez lire des passages des *Caves du Vatican*, parce que le public ne sait pas où il doit rire ? Pourquoi ne feriez-vous pas 3 conversations sur *Le Comique* avec des lectures prises dans notre littérature à partir de Rabelais. Cela, les 3 premiers mercredis soir de décembre, mois des réveillons ! Et naturellement, vous me permettriez de vous donner 500 fr par séance, et je ne mettrai pas les places cher pour avoir un public jeune et intéressant.

Est-ce possible, cher Maître ?

J'attends votre réponse avec beaucoup d'émotion, et quelle que soit votre décision, je vous prie de me croire votre bien fidèle

Adrienne Monnier

8. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, 26 octobre 1922

Chère Adrienne Monnier

Moi aussi j'ai cherché le vôtre (de visage) derrière la vitre ; l'abondance de vos clients ma fait fuir. Dit à Fargue le rasé, rencontré inopinément la veille de mon départ, de vous transmettre mes regrets. À Paris, du reste, je n'ai fait qu'entrer et sortir. Me voici devant ma table de travail, où j'ai l'intention de me cramponner tout l'hiver. – Votre aimable proposition me tente beaucoup ; mais je ne puis vous répondre que ce que je répondais avant-hier à Romains : *j'espère* ne pas être à Paris. J'ai besoin d'un long temps de travail – et de pouvoir ne penser à rien d'autre.

Mais, si le travail ne va pas – ou s’il a été si admirablement que je puisse me payer une petite vacance, je vous en préviens aussitôt et nous arrangerons quelque chose.

Croyez-moi très désireux de... et bien votre

André Gide

9. Adrienne Monnier à André Gide

Paris, vendredi 16 février 1923

Cher Maître,

Je me permets de vous envoyer le portrait que j’ai fait de Paul Valéry.

Valéry le connaît ; il n’est pas trop content que je l’aie mis à genoux à la fin et il est horrifié que j’aie rompu l’ordre des strophes par le vers présenté en liberté – après le 3^{ème} quatrain et les deux derniers vers ; il doit trouver aussi que les rimes s’embrassent bien capricieusement... Mais ne fallait-il pas, en l’affaire, que le poème fût un « à la manière... » une femme par Valéry.

Tout de même, les précautions raciniennes de l’épigraphe sont suffisantes, je crois, pour que l’opération soit sans douleurs – n’ai-je pas mis le patient d’intelligence avec ses périls ?

Ce poème m’a coûté assez de peine, et je serais très honorée s’il pouvait paraître dans *La Nouvelle Revue française* ; il me semble qu’il y serait mieux à sa place que dans *Intentions* où il n’est que trop facile de le faire imprimer. Qu’il en soit comme vous le déciderez, vous savez combien le sentiment que je vous porte est nourri de déférence et, oserai-je dire, de tendresse.

Votre

Adrienne Monnier

10. André Gide à Adrienne Monnier

Annecy, 25 février 1923

Chère muse et amie

Vos vers sur Valéry sont charmants (certains même tout à fait *beaux* (1) et la petite explication épigraphique me ravit – mais... non, j’ai beau la relire, je ne puis me faire à l’ermite. Oui, je sais bien que c’est là ce que beaucoup préfèrent dans votre poème et je sais bien aussi qu’il n’entre point de capucine dans votre bouquet, mais rien ne me paraît moins valéryen que cette génuflexion, fût-elle métaphorique, et que ce « doute »

on dirait du Pascal... Je comprends que lui-même, me dites-vous, s'en fâche ; mais le fâcheux, c'est que je trouve qu'il a raison de s'en fâcher.

Hein ! croyez-vous que c'est bien ces conférences du Vieux-Colombier qu'on continue d'annoncer partout malgré ce que j'ai dit à Copeau dès la fin de décembre, et écrit à Rivière, et à Romains !

J'ai écrit une lettre d'excuses et d'explications à paraître dans *Comœdia* – puis n'ai pas envoyé, pensant qu'elle viendrait bien tard ; n'expliquant rien qu'en dénonçant une négligence de Copeau – et grossirait inutilement une déconvenue à laquelle on ne pense déjà plus. Mais j'ai l'air de m'être fiché du public, et ça me déplaît, parce que j'aime bien faire exprès ce que je fais, et que le public était composé cette fois de gens évidemment sympathiques puisqu'ils venaient pour m'entendre.

N'était-ce pas auprès d'Annecy que vous étiez l'an dernier ? Je pense à vous en dégustant des pâtisseries merveilleuses.

André Gide

(1) je songe aux derniers vers, précisément - hélas !

11. André Gide à Adrienne Monnier

4 février 1924

Part demain pour Cuverville mais reviendra tout exprès.

12. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, 21 novembre 1924

Chère Adrienne Monnier

Je trouve ici votre aimable lettre, au retour d'un petit trip. Vous êtes exquise et déjà mon intime fond en remerciements. S'agit-il de ce dont vous m'aviez parlé, au cours d'un entretien mémorable qui fit sauter et retourner mes pensées comme des crêpes ? Je n'ose y croire ; ce serait trop beau...

J'ai donc bien fait de ne pas partir.

Croyez à mes sentiments bien affectueux.

André Gide

13. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, lundi 24 novembre 1924

Chère Adrienne Monnier

Quelle fête ! Ce n'est plus de la joie, c'est de l'exaltation.

Le joyau est donc arrivé ce matin, parfaitement enveloppé, intact. Il avait fort à faire pour passer le souvenir que j'avais gardé de lui. Il en triomphe. Je découvre maints détails merveilleux dans les « fouilles de fleurs », le gonflement si beau des corsages, le voluptueux dormir de l'enfant – puis tout se fond dans l'air bleu et je ne contemple plus qu'une sérénité magique. Persuadez votre aimable et admirable sœur, je vous prie, que nul autant que moi ne se pouvait éprendre de ses « Chercheuses », ni les goûter plus *Thoroughly*.

Je répands à vos pieds, confusément, louanges, souhaits, hommages, *ringrazziamenti* – tout le débordement de mon cœur.

André Gide

14. André Gide à Adrienne Monnier

Chère amie des livres

Quelques manuscrits de moi figurent dans le catalogue (que vous recevrez prochainement) des livres de ma bibliothèque qu'on doit vendre rue Drouot en avril prochain.

Peut-être quelqu'un de ceux-ci pourra-t-il convenir à votre client. Et sinon, nous en reparlerons à mon retour... prochain.

Bien affectueusement

André Gide

Je crains d'avoir donné les manuscrits de *Bethsabé* et du *Voyage d'Urien*. Me souviens plus bien. Regarderai à Paris.

.

15. André Gide à Adrienne Monnier

3 novembre 1926

Chère amie des livres

Je me permets de vous envoyer Mademoiselle Serret à qui vous pourrez peut-être donner un bon conseil ; que j'aurais prise comme secrétaire si

elle n'était venue à moi le lendemain du jour où je venais d'en engager une autre. Peut-être connaissez-vous quelqu'un qui...

Bien cordialement

André Gide

16. Adrienne Monnier à André Gide

Paris, 9 novembre 1926

Cher Maître

Je viens de terminer les trois volumes de *Si le grain ne meurt*. Un rhume bienvenu m'a donné tout le loisir qu'il me fallait pour faire cette lecture dans les meilleures conditions. Je suis contente, au-delà de toute espérance. Vos Mémoires dissipent jusqu'au plus petit malentendu, et bénis soient les malentendus qui vous ont forcé de vous livrer tout entier.

Que je suis heureuse de vous assurer de nouveau de mes plus vifs sentiments d'admiration, de respect et d'affection.

Votre

Adrienne Monnier

17. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, 14 novembre 1926

Chère Adrienne Monnier

Votre mot m'atteint juste avant mon départ de Paris. Vous êtes exquise de m'écrire ainsi.

Je ne sais s'il faut mesurer ma sensibilité à la peine que j'ai de déplaire à certains ; mais persuadez-vous qu'elle est vive – et la joie que m'apporte votre billet.

Bien affectueusement à vous

André Gide

18. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, 2 décembre 1926

Chère Adrienne Monnier

Fargue est venu me voir. Il dit ne comprendre rien à toute cette étrange histoire. Il affirme n'avoir jamais parlé à votre sœur d'une lettre de moi, fausse ou vraie, ni rien dit qui ait pu prêter à croire rien de ce que votre

sœur vous a raconté. Vous vous en expliquerez avec lui, s'il vient vous voir comme il en a manifesté l'intention. Pour moi je m'y perds – mais reste bien cordialement
votre

André Gide

19. Adrienne Monnier à André Gide

4 décembre 1926

Cher Maître,
je reçois votre mot. Je savais que Fargue avait nié qu'il eût jamais reçu la lettre en question ; il a raconté à ma sœur son entrevue avec vous ; Rinette *horrifiée* l'a menacé de vous dire la vérité – et elle est, en effet, prêt à le faire si vous le désirez –. Fargue lui a dit qu'il allait vous écrire et vous dire qu'il avait bien reçu la lettre mais qu'il ne vous en avait rien dit pour voir si, tout de même, vous n'en étiez pas l'auteur.

Vous a-t-il écrit ?

Oui, cette histoire est effrayante. Je crois qu'il faut se réjouir de la voir se discuter et, j'espère, s'éclaircir. En tout cas, elle est maintenant absolument claire pour moi et je suis bien soulagée ; vous ne sauriez croire à quel point elle a pu obscurcir votre image dans mon esprit.

Votre fidèle

Adrienne Monnier

André Gide à Léon-Paul Fargue
(double)

Cuverville, 7 décembre 1926

Mon cher Fargue,
Je vous remercie de votre lettre, et vous sais gré de l'aveu qu'elle contient. Je suis heureux de savoir, et par vous, que le mensonge n'était ni d'Adrienne Monnier, ni de sa sœur, ainsi que vous me forciez à croire d'abord. Pour vous, cela ne tire pas à conséquence, car on sait que vous êtes poète ; mais je vous avoue que je préfère l'invention poétique à celle qui risque d'entraîner le discrédit d'autrui.

Bien cordialement tout de même

André Gide

P. Sc. Pour mettre fin au malentendu, j'envoie le double de cette lettre à Adrienne M.

20. André Gide à Adrienne Monnier

Paris, 9 janvier 1929

Chère amie,
voici donc les pastels au nombre de vingt et un.

D'autre part j'avertis Jean Schlumberger, qui vous fera parvenir les siens. Un autre vous sera remis de la part de la vicomtesse de Lestrang.

Simon Bussy, qui présentement voyage en Égypte, m'a écrit qu'il serait heureux de voir figurer à cette petite exposition qu'il approuve de tout son cœur, les deux ou trois pastels de lui que possède Valéry : une tête d'Iguane, et un admirable Serpent. Peut-être aurez-vous la gentillesse de pressentir Valéry directement à ce sujet, non point tant de ma part que de celle de Simon Bussy. Il serait du reste bon de faire figurer son nom au catalogue.

..... appartient à M. Paul Valéry.

Je serais venu vous porter ces pastels moi-même si je n'étais décidément très grippé. Je ne quitterai la rue Vaneau que demain soir, pour sauter dans le rapide de Marseille.

Bien affectueusement votre

André Gide

21. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville-en-Caux, 24 avril 1931

Chère amie,

Un terrible aveu à vous faire... Et qui me fait souhaiter qu'avec vous il me fût permis de n'être pas franc !

Avec quel appétit du cœur et de l'esprit je me suis jeté sur ces livres ! et combien je vous étais reconnaissant de me les avoir fait tenir à temps pour que je les pusse emporter à Cuverville ! Combien j'étais heureux de les tenir de vous !

Sitôt en wagon j'ai tout oublié pour renaître en Milarépa. De cette palingénésie j'escomptais déjà des merveilles... Eh bien ! ça n'a rien donné du tout ; qu'un incommensurable ennui, et cette même sorte de torpeur stérile, d'hébétude, que j'éprouve à chaque nouveau contact avec l'Asie. Devant quoi, malgré tout mon amour de l'exotisme, je me sens occidental en diable, n'en déplaise à Massis. Et d'abord je reconnais tout ; car déjà j'avais pataugé dans cette fondrière, au sortir de ma

philosophie, à la suite de Schopenhauer. Sans doute ne sert-il à rien de contempler cela de l'extérieur ; pour bien comprendre cette sagesse, il faudrait y entrer lentement, s'y donner. Mais quand j'aurais vingt vies à vivre, encore ne consentirais-je pas à en consacrer une à cet engourdissement plein de mirages.

Le monde occidental s'est lancé dans une effarante aventure qu'il importe de mener à bout, fût-ce au prix du bonheur. Je ne vois autour de moi qu'un chaos, mais d'où doit sortir quelque chose. La sagesse asiatique n'aboutit qu'à la félicité. C'est folie de la méconnaître ; mais je ne puis la préférer.

Je m'arrête, supportant mal votre mépris, que je sens que j'encours ; votre courroux peut-être... qu'il me tarde pourtant d'affronter aussitôt de retour à Paris. — Et désolé de ne pas y être pour accueillir Bruno Veneziani (vous le connaissez sans doute) que Joyce me présente. Oui, Joyce vient de m'écrire – une lettre exquise. Ma considération pour lui est si grande que j'ose à peine lui répondre. Il me dit incidemment que ses yeux vont beaucoup mieux, ce dont je me réjouis bien fort. À bientôt, j'espère. Votre tout dévoué

André Gide

22. Adrienne Monnier à André Gide

[S. l., mardi 22 décembre 1931]

[*Sur les conseils de Gide de la veille, elle a relu Élise de Jouhandeau.*]

Passons à « La Crotte » maintenant.

Que dites-vous de cette enfant, assez maîtresse de certaine fonction, pour pouvoir, à sa volonté, « laisser tomber une crotte ». J'admets qu'il soit possible de se gouverner ainsi, mais si l'on retient le reste, il faut, tout au moins dans un récit de ce genre, en faire état. L'utilisation du reste n'est pas sans importance.

Nous arrivons à quelque chose de magnifique : « ... je la regardais fumer. » A-t-on jamais vu fumer des crottes, sauf naturellement, s'il arrive de se soulager dehors, par un temps froid ? Pour que la crotte d'Élise pût fumer, il eût fallu : 1° que ce fût l'hiver, 2° que l'appartement ne fût pas chauffé, 3° que les fenêtres fussent ouvertes.

« Les Poux » n'a rien à envier à « La Crotte ». [...]

Non, tout cela ne tient pas debout. C'est de la très mauvaise littérature. Sans doute faut-il savoir gré à Jouhandeau d'avoir appelé son

héroïne Élise et non Térébenthine, comme il l'eût fait il n'y a pas encore bien longtemps. Sa prose ne sent peut-être plus si fort « l'évier » ou autre chose, mais elle sent le phénol, et c'est pis. Cher Maître, excusez cette petite sortie. Je souffre de penser que vous, qui écrivez avec tant de soins, qui arrivez à tant de perfections, puissiez laisser passer de tels à-peu-près. [...]

23. André Gide à Adrienne Monnier

Mercredi soir [Paris, mercredi 23 décembre 1931.]
Vous êtes exquise de m'écrire ainsi. Amusant de penser que, le même jour je vous écrivais. Nos lettres se sont croisées. Avez-vous bien reçu la mienne et le volume qu'elle accompagnait ?

Quant à *Elise*... j'ai peur que vous n'ayez raison.
Heureux de ne plus écrire de critique – et bien votre

24. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, [jeudi] 24 janvier 1935.

Chère amie,

Quoi ! vous aimez Fernandel... Quelle joie ! je me dilate en vous en entendant parler si bien. (À l'instant je reçois les « justificatifs » de *La N.R.F.* de février.) Tout ce que vous en dites est si juste, si « dans le sens ».

« Une façon de faire entendre, quand la personne est lésée, que Dieu l'écoute et fera peut-être le nécessaire. » C'est excellent. On a envie de vous dire : Merci.

À bientôt. Affectueusement,

André Gide.

25. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, 12 mai 1935

Chère amie

« Du quinze mai au quinze juin »... Alors j'ai grand espoir de pouvoir

admirer les nouvelles féeries de votre sœur à mon prochain retour à Paris. Mais qu'elle sache du moins mes vifs regrets de ne pouvoir assister à l'ouverture de son exposition et joindre aux compliments de ses amis l'assurance de mon admiration et de ma sympathie bien fidèle.

André Gide

26. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, 18 janvier 1936

Chère amie

Je pense à ce que vous m'aviez dit de vos projets et crains que la discrétion ne vous retienne de m'en parler davantage. Alors je prends les devants. Voici :

Vous aviez parlé d'une *lecture*. En hâte je vous préviens : je pense rentrer à Paris jeudi 30 janvier, et me tiendrais à votre disposition pour tel jour (tel soir, je pense ?) que vous choisiriez, entre le 30 janvier et le 6 février, – si ces dates peuvent convenir. (De préférence le 31 janvier ou le 1^{er} février – si vous n'êtes pas prise de trop court).

Passé le 6, je crains de ne plus être à Paris.

J'espère même pouvoir vous lire de l'inédit (mais n'annoncez pas cela – à moins que vous ne craigniez que l'annonce simplement d'une lecture ne suffise point à allécher suffisamment le public.)

Votre bien dévoué

André Gide

Et si cela ne s'arrange pas, tant pis... Je resterais toujours à votre disposition pour plus tard.

27. André Gide à Adrienne Monnier

[1936 (*dîner avec Valéry et T.S. Eliot*)]⁹

Dimanche

Oh ! oui. Une glace !! mais pas à la vanille, hein !

Mardi 25, à 8 h,

vous verrez donc s'amener toute la cordialité d'

André Gide

⁹ ajout manuscrit de Gide.

28. André Gide à Adrienne Monnier

Château de Chitré, par Vouneuil (Vienne) [Vendredi] 15 avril 1938.

Chère amie,

J'achève à l'instant *L'Empire des Serpents*¹⁰ et vous écris tout aussitôt pour vous remercier de m'avoir fait lire ce livre extraordinaire. Ah ! que vous aviez raison de penser qu'il pourrait m'intéresser et me plaire ! C'est un récit passionnant et, pour moi, des plus instructifs. J'y recueille maints renseignements et réflexions qui me seront fort utiles pour la rédaction de mon Rapport.

Mais c'est surtout du premier numéro de la *Gazette* que je viens vous remercier. Chère amie, c'est de *l'excellent*. On ne vous lit pas tant que l'on ne vous entend parler, car vous avez su donner le ton de votre voix le plus naturel à vos phrases ; et jamais votre voix n'a su se faire plus persuasive, sans doute parce que jamais plus convaincue. Toutes vos réflexions sont pertinentes, sagaces, et trouvent un écho immédiat dans mon cœur et dans mon cerveau. J'applaudis, j'acquiesce et souhaite pouvoir vous aider.

Votre ami – et « de conserve » avec vous,

André Gide.

29. André Gide à Adrienne Monnier

Jeudi [juin 1938]

Chère amie

Jef Last retarde son départ pour le grand plaisir d'être des vôtres vendredi soir.

Tous deux nous viendrons donc vers 7h1/2 voir si la boutique est encore éclairée.

- et si elle est déjà fermée, nous vous rejoindrons aussitôt at home. Je me réjouis déjà et me sens très

Votre ami

André Gide

¹⁰ roman de F.G. Carnochan et H.C. Adamson, Stock, 1937.

30. André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville, 9 septembre 1938

Chère amie

Vous m'auriez déjà revu si j'étais de retour à Paris. Empêtré dans des affaires de succession, je serai rappelé ici après avoir passé douze jours auprès de Schlumberger et ne pourrai rentrer au Vaneau que vers le 10 octobre.

Amitiés à Saillet ; bien fidèlement votre

André Gide

31. Adrienne Monnier à André Gide

Paris, mercredi 22 novembre 1939

Cher ami

Beaucoup d'heureux retours du jour, en des temps plus heureux !

Ma collaboratrice, Mlle Thévenet, m'a mise au courant du cas du pauvre Pfemfert auquel vous vous intéressez. J'ai transmis la chose à Hoppenot – qui vient de faire libérer avec une vitesse étonnante Kracauer et Walter Benjamin. Les choses se passent, paraît-il, surtout entre les Affaires étrangères et le Ministère de la Guerre. Je saurai sans doute demain la décision du comité. Je vous écrirai.

Qu'on est bien à Paris ! Étrangement bien, malgré tous les tourments qu'on se fait. La librairie ne marche pas mal du tout. Votre *Journal* continue de se vendre, comme si de rien n'était. Nous avons beaucoup d'abonnés sur le front.

J'ai été absente de Paris pendant septembre : immobilisée chez mes parents, dans l'Eure et Loir – il leur était arrivé en deux jours, le 31 et le 1^{er} sept réfugiés, dont la cousine [] chez qui logeait Saillet et une jeune cousine idiote avec deux bébés dont l'un faisait ses dents. Et mon père a quatre-vingts ans, et ma mère est très mal portante. Pendant deux semaines, j'ai cru que j'allais rester là, durant toute la guerre, à cuisiner, à gueuler et à pouponner. Heureusement, faisant partie du canton de Maintenon, nous sommes « zone militaire » (nous avons le Ministère de la Marine). De ce fait, mon père n'a le droit d'héberger que ses « ascendants » et « descendants ». Nous sommes arrivés sans trop de mal à caser tout le monde, certains sont partis pour Niort, d'autres pour Avignon, d'autres pour la Touraine.

En retrouvant ma librairie, au début d'octobre, j'ai embrassé les murs.
Je reçois de bien gentilles lettres de Saillet et de Thomas. Pauvres enfants, quelle vie !
Je serais heureuse d'avoir de vos nouvelles.
Votre bien fidèle

Adrienne Monnier

32. André Gide à Adrienne Monnier

40, rue Verdi, Nice, 24 novembre [1939]

Fidèle chère amie

Quelle joie de recevoir votre lettre ! J'avais bien de vos nouvelles par Saillet ; mais ça n'est pas la même chose. Heureux de savoir que vous avez réintégré la boutique ; après quelles aventures ! Ce qui me réjouit le plus dans votre lettre, c'est ce que vous me dites de ce cochon de Thomas. Il n'écrit à personne – qu'à vous – sans se rendre compte qu'il nous laisse affreusement inquiets ; d'autant plus que nous le savions « en convalescence », sans même savoir si c'était de blessure ou de maladie. Les *trois* dernières lettres que je lui ai écrites à la dernière adresse qu'il m'ait donnée (1) sont demeurées sans réponse. S'il est encore vivant, comme je commence à croire, lavez-lui la tête d'importance de ma part et de celle des Malacki, de Robert Levesque et de Saillet.

Lequel Saillet me demande de bien vouloir lui servir de « répondant parisien » ; ce que je ferais bien volontiers si j'étais à Paris ; mais, datée de Nice, je doute que ma réponse puisse être valable... Oui, je suis retenu ici pour diverses raisons ; mais surtout pour la question des réfugiés dont je me suis beaucoup occupé, sans grands résultats du reste malgré d'incessants efforts et des correspondances infinies avec le Ministère de l'Intérieur. C'est la *Guerre* qui décide de tout, et je n'y connais personne. Si vous pouvez hâter la libération de Pfemfert¹¹, je vous bénirai une fois de plus.

Avez-vous su que Giono était rendu à la vie civile ; dispensé de service ? J'en reste tout ébaubi et j'attends des détails !

Ah ! Quel beau jour, quand on pourra se revoir ! Que devient Sylvia ?

¹¹ Franz Pfemfert, (1879-1954) écrivain et homme politique allemand, fondateur de la revue *Die Aktion*, avait été spartakiste, ami de Trotsky. Réfugié en France en 1936, il dut fuir au Mexique en 1940.

Et votre protégée amie photographe ?

De plein cœur avec vous

André Gide

(1) En convalescence à Gugnécourt, par Giracourt, Vosges.

33. Adrienne Monnier à André Gide

24 novembre 1939

Cher ami,

Juste un mot pour vous dire que Hoppenot vient de me téléphoner que la libération de Pfemfert avait été signée hier !

Que je suis contente !

A.M.

Ce charmant garçon vous dit : « Gratulieren herzlich zum Geburtstag »

Il vous le dit deux jours trop tard, mais il croit que c'est encore temps.

34. André Gide à Adrienne Monnier

40, rue Verdi, [Nice], 27 novembre [1939]

Chère amie

C'est merveilleux ! Un ban pour Hoppenot, et veuillez le remercier chaleureusement de ma part. Ceci me prouve une fois de plus que, par la Guerre, on obtient aussitôt ce pour quoi tous mes efforts, depuis quinze jours (par l'Intérieur) restaient vains.

Je ne connaissais pas ce Cranach merveilleux. Quant à vous, mieux je vous connais, plus je vous aime. La formule est banale, mais pas le sentiment de votre dévoué

André Gide

35. Adrienne Monnier à André Gide

18 rue de l'Odéon, 3 décembre 1939

Cher ami

Cette histoire Pfemfert est une merveille, puisqu'elle me fait recevoir de si gentils mots de vous.

De toute façon, Pfemfert aurait été libéré (les nouvelles dispositions

tendent à faire libérer les hommes au-dessus de quarante ans. Son cas est ainsi complètement éclairci et réglé. Hoppenot, animé du meilleur « patriotisme », est tout disposé à faire ce qui est en son pouvoir pour aider à la libération des intellectuels, particulièrement des écrivains. Si, à l'avenir, vous avez encore des cas intéressants, n'hésitez pas à lui écrire aux Affaires étrangères, où il couche (il a tant de besogne !). Il sera ravi de communiquer avec vous. Vous me demandez des nouvelles de Sylvia et de Gisèle. Sylvia va bien, aussi bien qu'elle peut aller. Elle a souvent sa librairie en même temps que moi, au début d'octobre. Les affaires sont maigres, mais comme vous savez, elle a des « bienfaitrices ».

Gisèle a passé l'été en Angleterre, où ses parents ont émigré. Elle est rentrée à la mi-octobre, follement heureuse de retrouver la France. C'est une très bonne fille, et je lui dois vraiment une admirable collection de portraits. Figurez-vous que j'ai acheté une nouvelle machine à projection, comportant un petit écran 40 x 40. Les figures y apparaissent grandeur nature, comme dans un conte de fées. C'est avec cette machine que je vais faire les projections à la librairie. Je réserverai surtout les projections aux permissionnaires pour lesquels il y a actuellement à Paris peu d'attractions. Tout est si sombre, rien que de vieux films !

Au fait, vous savez que Thomas ne m'a pas tant écrit que ça. Il ne m'a donné qu'assez récemment son adresse au front. Je crois qu'il a beaucoup souffert moralement et qu'il s'est souvent senti perdu. Et il est pudique.

Notre Saillet est moins exposé, mais il a un travail d'enfer. Il a, ma foi, un excellent « moral ». C'est un bien bien gentil garçon ! Qu'il va être malheureux de ne pas vous voir lors de sa permission (qu'il appelle « mes permes ») !

Au revoir, cher ami, la rue de l'Odéon se joint à moi pour vous embrasser de tout notre cœur.

Adrienne Monnier

36. André Gide à Adrienne Monnier

40, rue Verdi, Nice, 8 février 1940

Chère Adrienne

Décidément c'est une réussite. On est heureux, l'on se sent fier d'être de vos amis. Les Simon Bussy qui m'hébergent sont ravis, presque autant

que moi, par le dernier n° de la *Gazette*¹². Je ne sais pas comment vous faites pour garder, dans votre écriture, un ton de voix si parfaitement naturel ; plus même que dans la conversation. On vous sent à la fois si sensée et si aimablement potasson... C'est délicieux. À vous lire, je reprends goût à la vie ; au sortir d'une abrutissante grippe, ça fait du bien. Et quelle joie de retrouver, sous votre aile, les poussins amis Thomas et Saillet ; les pages que vous citez d'eux sont savoureuses ; mais remarquable entre toutes la lettre de Melle Yvonne Jund ; on n'a jamais rien écrit de mieux sur Valéry...

Si j'étais à Paris, la boutique me verrait souvent. C'est bon de savoir où aller se réchauffer ? À bientôt, j'espère – fidèlement votre

André Gide

Parfait, ce que vous dites de *Grabinoulor*. Affectueux souvenirs à Sylvia et à Gisèle Freund. Hoppenot s'est montré d'une obligeance exquise et m'a beaucoup aidé pour les réfugiés. Le voyez-vous parfois ? Jean Schlumberger m'a annoncé sa visite.

37. Adrienne Monnier à André Gide

mardi 13 février 1940

Cher ami,
quelle douce, quelle généreuse lettre il vous a plu de m'écrire au sujet de la *Gazette* ! Je baise votre main droite.

Oserai-je vous dire que mes amis Tériade et Angèle Lamotte espèrent ardemment un texte de vous pour le numéro de *Verve* qu'ils préparent. Vous leur avez, paraît-il, laissé entrevoir des *Conversations avec Matisse* ; ils en seraient ravis !

Nous avions d'abord rêvé tous les trois que vous donneriez quelque chose sur le *Jardin* (le titre du n° étant « La nature de la France »). Mais votre bon plaisir sera le leur. L'essentiel c'est que vous soyez présent dans cette Nature, d'une manière ou d'une autre.

J'ai montré à Yvonne Jund le passage de votre lettre qui la concerne. Elle était ivre de bonheur. Mais oui, n'est-ce pas, ses lignes étaient

¹² Il s'agit du n°9, paru en janvier 1940. Un long texte d'Adrienne Monnier, « Souvenirs de l'autre guerre », était suivi de lettres de Claudel, Thomas, Saillet. Elle détaillait à cette occasion l'origine du potasson

remarquables.

J'ai reçu, il y a quelques jours, d'une Mlle Hélène Lebon (qui habite les Pyrénées orientales) une charmante lettre dont je détache un passage – attendez, je vais le copier à la machine. (1)

... « J'ai envie de plaindre l'auteur... » est-ce que ce n'est pas bien joli ?

On reçoit des fois des lettres de province, hein ? qui font penser au vers de Léger : « Ah ! tant souffles aux provinces ! »

Il recommence à faire très froid ici. Dès qu'il fera moins froid j'espère que vous viendrez nous dire bonjour.

Bonne, bonne santé !

votre bien fidèle

Adrienne Monnier

Mes plus cordiales pensées aux si gentils Simon Bussy.

Nos poussins... ce sont au moins des coquelets ! Cocteau est un coqueteau.

(1) Extrait d'une lettre de Mlle Hélène Lebon :

« *Paludes* amènerait à Gide ceux mêmes qui n'auraient rien goûté d'autre de lui, ce qui ne doit pas arriver.

J'ai envie de plaindre l'auteur d'une chose, c'est qu'il n'a certainement pas été aussi surpris de son œuvre que nous – mais cette idée me paraît assez ridicule. S'est-il trouvé des lecteurs pour « expliquer » son livre à Gide, et la joie qu'il donne ? Elle me semble insaisissable ; il faudrait la langue de Gide où la pesée est donnée aux mots avec jaillissement, avec telle aisance qu'ils ne sont jamais ni une restriction ni un costume trop lâche. Aussi c'est une phrase des *Nouvelles Nourritures* qui me parle un peu de *Paludes* : « Je rêve à de nouvelles harmonies. Un art des mots, plus subtil et plus franc ; sans rhétorique ; et qui ne cherche à rien prouver. »

Peut-être est-ce à cause du mot « le Gide de *Paludes* » d'un de vos articles que j'ai pris envie de connaître ce livre. »

La lettre que Thomas m'avait envoyée cet été m'avait beaucoup émue. J'ai su, depuis, que le plafond en était assez artificiel. Il l'a fabriqué pour moi comme Julien Sorel faisait la cour à la maréchale de Fervaques.

... Très homme de lettres ce petit Thomas !

38. André Gide à Adrienne Monnier

Cabris, 26 avril 1941

Ma dernière carte à Saillet semble ne pas l'avoir atteint. Voudrais que vous me sachiez et sentiez de plein cœur constant avec vous.

André Gide

39. André Gide à Adrienne Monnier

[Cabris, lundi 26 mai 1941.]

Bien chère amie

Je reçois votre bonne lettre. Par même courrier j'en envoie une à Saillet, qui est aussi pour vous. Oui, je vous ai bien vivement souhaitée près de moi avant-hier soir. Thomas vous dira bientôt pourquoi¹³.

Hélas non, pas encore question que je vienne, malgré mon grand désir de vous revoir. Tant de choses à mettre au point. Mais du moins l'amitié reste inchangée.

André Gide

40. André Gide à Adrienne Monnier

Cabris, 29 juillet [1941]

Chère amie – chers amis

Je pense à vous bien souvent. Ah ! Combien j'aurais été heureux de pouvoir vous envoyer un joli petit bidon d'huile ! Mais je n'en dispose pas ici et il y a des vieux parents malades qui ont priorité. Rien à faire, hélas ! et davantage encore j'aurais voulu vous rejoindre. Pense m'installer à Nice pour l'hiver, auprès de Catherine, qui s'est enfin mise au travail, tout à coup, depuis qu'elle se prépare pour le théâtre ; Jean Schlum, près de moi, vous envoie ses meilleurs souvenirs. Répandez les miens sur votre entourage, et en particulier sur Sylvie et Saillet. Avec vous, de cœur et d'esprit bien fidèlement et chaleureusement

André Gide

¹³ Henri Thomas, qui séjourne alors à Cabris, va retourner à Paris la semaine suivante.

41. André Gide à Adrienne Monnier

7 décembre 1941

Chère amie

Ma carte à Saillet, chargée de messages pour vous, venait de partir, lorsque m'est parvenu votre message. Oh ! ne cessez pas de me sentir près de vous, parmi vous, bien des vôtres, je vous en prie... Je cause avec vous bien souvent.

Très solitaire, à Nice, et n'y voyant, en plus des Van Rysselberghe et des Simon Bussy, que Roger Martin du Gard, je me suis repris au travail et donne, tous les samedis, une chronique au *Figaro*, où je ne puis guère parler de rien de ce qui me tient à cœur. Catherine s'est prise d'un beau zèle depuis qu'elle se destine au théâtre. Combien je voudrais vous revoir ! On en aurait long à se dire. Mais quand sera-ce ?... Croyez-moi bien fidèlement

Votre

A. G.

Le 28 février 1942, *Le Figaro littéraire* publie, sous la signature d'Adrienne Monnier, une « Petite Gazette de la rue de l'Odéon – Ce que lisent les Parisiens » (repris en volume sous le titre « Lettre aux amis de zone libre »). Évoquant la vie de sa librairie, elle énumère les auteurs en vogue, classiques et modernes. Mais ayant ouvert sa lettre en parlant de sa gourmandise, elle la clôt de même en donnant des nouvelles de Sylvia Beach, à qui ses amis de Touraine procure « un lapin presque chaque semaine. Elle a même pu, après un an de travaux d'approche, nous procurer la dinde de Noël. »

42. André Gide à Adrienne Monnier

4 mars 1942

Chère amie,

Votre chronique du *Figaro*, c'est la baguette magique qui soudain nous transporte près de vous. J'entends tout. Je vois tout : seulement pas qui découpait la dinde... ? On vous bénit de permettre, à notre imagination du moins, d'assister à ces réunions, d'en être – ah ! et de tout cœur. Ici, sauf les amis Simon Bussy, Roger Martin du Gard, je ne fréquente personne, vis seul à l'hôtel et travaille de mon mieux, plus que je ne le faisais depuis longtemps. Catherine, avec sa mère et sa grand'mère, sont installées dans une pension à l'autre extrémité de Nice ; mais on se voit souvent – on s'aide à supporter allégrement l'insuffisance

alimentaire ; on se communique les cartes reçues de Paris ; on lit beaucoup, et de bons livres ; on patiente – et l'on vous adresse en gerbe les souvenirs les meilleurs de nous tous, et pour Sylvia, pour votre sœur, pour les amis qui vous entourent et que l'on jalouse un peu d'être près de vous.

André Gide

C'est durant cette période, semble-t-il, qu'Adrienne Monnier publie une « Lettre à André Gide sur les jeunes ». Dans le recueil des *Gazettes*, ce texte est indiqué comme ayant paru en avril 1942 dans *Le Figaro littéraire*. Malheureusement aucun texte n'est paru sous ce titre dans *Le Figaro* en 1942. Le 4 mai, Gide s'embarque à Marseille pour Tunis.

43. André Gide à Adrienne Monnier

[Tunis], 20 octobre 1942

Chère amie, que le temps me dure après vous ! Hier seulement m'est parvenue la lettre de Maurice S., datée du 28 septembre, qui me donne longuement des nouvelles de vous et de ceux dont vous êtes le carrefour amical et l'entéléchie. « Utinam ex vobis unus ! » De songer à vous me retient de vieillir ; il importe ; et que l'on puisse enfin se reconnaître, tels quels ! Je suis là, bien là, n'en doutez pas, avec vous, avec la chère S[ylvia] B[each], avec Sartre, attentif à tout ce que vous pouvez sentir et penser, qui se confond assurément avec ce que [je] sens et pense moi-même, de mon lointain côté. Quel regret de ne pouvoir vous envoyer des dattes : c'est défendu. Même ici les restrictions commencent à se faire durement sentir. Depuis qu'il fait moins chaud, je travaille mieux ; j'étais annihilé par la touffeur.

Non hélas ! je ne suis pas près de « rentrer » ; non plus que Catherine qui renonce (c'est élémentaire prudence) à ses projets parisiens pour un nouvel hiver à Nice. Patience ! Patience ! id est : Espérance. Et je vous embrasse de toute ma fidélité – y compris Saillet et vos alentours.

Votre ami

André Gide

De novembre 1942 jusqu'à l'été 1944, les communications entre la France et l'Afrique du Nord sont interrompues du fait de l'occupation de la zone libre par l'armée allemande.

44. André Gide à Adrienne Monnier

22, rue Michelet, Alger, 30 décembre 1944

Chère amie

Vous ne sauriez imaginer combien m'a touché ce billet couvert de chères signatures. Il est là, devant mes yeux, tandis que je vous écris. Et ce n'est pas seulement à vous, chère Adrienne, que j'envoie mes vœux les plus chaleureux pour l'an neuf, mais vous voudrez bien les transmettre (en gardant pour vous les meilleurs) à votre sœur, à Sylvia, à Saillet... et je me sens tout réjouir de voir parmi ces noms celui de l'exquis Keeler Faus, que vous avez si gentiment su accueillir.

Une grosse grippe m'abrutit. Il fait un temps affreux ; mais de songer à vous me réchauffe. Ah ! quand pourrai-je vous embrasser autrement et mieux qu'en pensée. Bien fidèlement avec vous

André Gide

45. Adrienne Monnier à André Gide

lundi de Pâques, 2 avril 1945

Cher ami

Quelle joie d'apprendre votre retour en mai¹⁴ ! Vous allez venir avec les beaux jours, avec la paix. Votre présence parmi nous sera le signe même que la longue épreuve est terminée.

Que de fois j'ai conversé avec vous en pensée. Il y avait trop de choses à dire pour les écrire. Et comment trouver le temps d'écrire avec tous les travaux ménagers, les *interminables raccommodes*, et le froid terrible de l'hiver.

Si vous saviez combien votre exquise lettre de fin d'année m'a donné de bonheur. Et avec quelle avidité je me suis jetée sur les dattes, délicieuses, plus moelleuses que n'en eus jamais. Idée splendide d'avoir mis aussi des amandes : c'est ici d'une rareté folle ; je n'y ai pas encore touché ; quand vous serez là, nous ferons un de ces gâteaux aux amandes !

¹⁴ Gide revient en France le 6 mai 1945.

Sylvia, Rinette, Saillet vont bien. Vous verrez comme Saillet fait marcher la librairie : c'est toute une petite supercherie ! Nous voyons souvent Keeler qui est un amour.

Je confie cette lettre à Jean Denoël pour qu'elle vous arrive plus vite. Merci de nous avoir envoyé ce précieux nouvel ami.

Je vous embrasse avec tout mon cœur, en attendant de le faire pour de vrai.

Votre fidèle

Adrienne Monnier

Adrienne Monnier avait été chargée d'organiser, en septembre 1945, une distribution de vivres et de vêtements créée par un comité argentin – où figurait Victoria Ocampo – mais de réunir aussi, en vue d'une vente destinée à financer cette opération, une vente d'autographes collectés auprès des écrivains français. Le 24 septembre, adressant à Gide une lettre circulaire, elle ajoutait ceci :

46. Adrienne Monnier à André Gide

24 septembre 1945

Cher ami,

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'un autographe de vous serait, de tous, le plus précieux. Je ne sais pas, en dehors du café, ce qu'il y aura dans l'envoi annoncé, mais vous serez le premier averti du contenu.

J'espère avoir bientôt la joie de vous voir.

Votre fidèle

Adrienne Monnier

Dans *Le Littéraire* du 6 juillet 1946, parut un article d'Adrienne Monnier intitulé « Mémorial de la rue de l'Odéon : Un essai typographique d'André Gide. – L'auteur des *Nourritures terrestres* ne badine pas avec la ponctuation. »

On lisait notamment, à propos du premier numéro de la revue surréaliste *Littérature* :

« Le texte de Gide qui ouvrait le numéro n'était rien moins qu'un important fragment des *Nouvelles Nourritures* encore totalement inédites.

Cela pouvait servir de manifeste à tous les Lafcadios présents, passés et futurs. N'y disait-il pas :

Table rase, j'ai tout balayé. C'en est fait. Je me dresse nu sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler.

Et aussi :

Je rêve à de nouvelles harmonies, un art des mots plus subtil et plus franc ; sans rhétorique ; et qui ne cherche à rien prouver.

À un endroit, il s'essayait même aux nouvelles dispositions typographiques, comme on s'offre un petit feutre à la mode. Il y avait en particulier un

... je me balance

à l'extrémité d'un rayon

qui faisait escarpolette.

Plus loin :

La page blanche luit devant moi

donnait un effet qui aurait été certainement plus fort si toute la page était restée blanche.

Par exemple, il ne badinait pas avec la ponctuation. André Salmon et Max Jacob, du reste, en avaient gardé l'usage. »

47. Adrienne Monnier à André Gide

Paris, 5 juillet 1946

Cher Ami,

Il faut tout de même que je vous dise que je ne suis pas responsable des sous-titres allemands de mon « mémorial ». Même le titre « mémorial » n'est pas de moi. Et que de fautes d'impression !

Les typos du *Littéraire* n'ont pas respecté la disposition typographique des deux citations des *Nouvelles Nourritures** au sujet desquelles je faisais malice (escarpolette et page blanche) de sorte que ladite malice n'a plus aucun sens.

Enfin !

Parlons plutôt des choses sérieuses. Votre *Thésée* m'a enchantée. La saveur en est unique. Il contient des aperçus si nouveaux, si profonds, que l'on en est ébloui. Vous avez miraculeusement animé tout ce qu'on connaissait de l'île de Crète – ces images qui nous font rêver souvent, ces modes d'une élégance vraiment fabuleuse.

Que de drôleries admirables !

.... Phèdre à l'escarpolette... et sa mère... et tant d'autres !

Oserai-je vous dire que vous avez refait – refait de fond en comble – le mot *bander*. En lisant la phrase « Vers tout ce que Pan... », on pense à l'arc, aux bandelettes, aux guerriers nus et casqués des vases grecs, ces guerriers en érection, dirons-nous.

On ne sait comment vous crier bravo et merci, on est tout content.

Votre fidèle

Adrienne Monnier

* disposition du n° I de *Littérature* - supprimée à la publication du volume.

48. Adrienne Monnier à André Gide

Paris, 16 avril 1947

Cher Ami,

J'ai été bien déçue d'apprendre, il y a quelque temps, que vous étiez parti en Italie. Et bien contente aussi, pour vous. J'espère que vous avez beau temps et que vous vous reposez de vos fatigues kafkaïennes et du long hiver parisien.

Je vous avais téléphoné, vous souvenez-vous – c'était encore quand vous étiez l'homme le plus occupé du monde par les répétitions du *Procès*. Je voulais vous transmettre une demande de Tériade. Peut-être pourriez-vous y songer maintenant. Voici de quoi il s'agit :

Tériade prépare, avec Draeger, un album de photos sur Versailles, noir et couleur. Album magnifique – j'ai vu la maquette. Il y a surtout des vues du parc, des coins habités de statues, qui sont les plus étonnantes, les plus dépayssantes qu'on puisse imaginer. Tériade aimerait que cet album s'ouvrît sur des pages de vous. Il pense que vous qui avez compris Racine et Poussin mieux que personne, pourriez écrire, s'il vous plaisait, un texte suprêmement original et charmant.

Il ne serait pas nécessaire de parler de Versailles en particulier. Vous auriez tout le XVIIe, ou n'importe quelle chose du XVIIe. Votre texte pourrait être court ou long, à votre guise. Votre prix serait celui de Tériade.

Et vous auriez tout le temps nécessaire. Cet album est en préparation depuis assez longtemps et peut attendre jusqu'à l'été, ou à l'automne.

Il fait un temps ravissant à Paris, depuis quelques jours. Aujourd'hui est radieux. C'est pourquoi je me trouve portée à vous écrire.

J'espère que nous vous verrons sans trop tarder et que vous nous ferez la faveur de déjeuner ou de dîner avec nous. Oui, avec le beau temps d'aujourd'hui, tout cela paraît proche et aisé.

Votre bien fidèle

Adrienne Monnier

49. André Gide à Adrienne Monnier

Ascona, 25 avril 1947

Chère Adrienne

Votre gentille lettre me rejoint en Suisse italienne ; mais je rentre à Paris bientôt, très désireux de vous revoir – et j’espère, après ce mois au repos, être moins empêché par l’essoufflement que je n’étais avant mon départ...

Nous parlerons de ce projet Tériade et de cette aimable proposition que vous me transmettez de sa part. Si séduisante qu’elle soit, je ne pense pas pouvoir accepter cette nouvelle obligation, trop encombré déjà par de précédents engagements et projets divers, auxquels je parviens à peine à suffire.

À bientôt – avec toute ma vieille et fidèle amitié.

André Gide

50. André Gide à Adrienne Monnier

22 novembre 1948

Chère amie

Ah ! C’est bien de vous de songer à mon anniversaire ! Et puis vous trouvez le moyen d’inventer des gentilleses vraiment inattendues : de celles qui forcent à sourire encore à la vie. Ces derniers temps, elle me faisait salement la grimace. Mais ce matin (je crois que c’est grâce à vous) j’ai un peu recommencé à manger. Hier, trop faible pour recevoir le gentil messenger, ami de Pichette, qui devait remporter les *Nourritures* dédiacées. Très amusé de vous savoir mêlée à cette petite conspiration amicale. J’attends l’adresse de Pichette pour lui envoyer ledit livre dédié. C’est un exemplaire ordinaire : je n’en avais pas d’autre sous la main ; mais trouverai bien l’occasion, et prochainement j’espère, de marquer, vis à vis de Pichette, mes peu ordinaires sentiments.

Si exténué que je sois, je reste très votre

André Gide

51. Adrienne Monnier à André Gide

Paris 1^{er} décembre 1950

Cher Ami,
Je n'en crois pas les oreilles de Saillet. Quoi, vous nous feriez, à Sylvia,
à Saillet et à moi, une telle faveur, en une telle circonstance...
Nous *jubilons*
Votre

Adrienne Monnier

*

La mort de Gide me cause un profond chagrin. J'ai eu avec lui trente-cinq ans de relations littéraires qui occupent les coins les plus chers et les plus éveillés de ma mémoire. Personne, je crois bien, n'aura eu dans ma librairie figure à la fois si grande et si amicale.

Nous perdons un être irremplaçable qui vivait tout entier pour et dans l'écrit, en restant très humain, d'une humanité merveilleusement originale.

La postérité saura mieux que nous le degré de génie auquel atteint son œuvre, mais nous savons qu'il avait le génie de la Littérature, qu'il était là chez lui, qu'il jouissait là d'un discernement et d'un gouvernement peut-être sans exemple. Jamais pour l'apprenti-écrivain on ne vit un tel maître – tant par l'enseignement de ses livres que par celui qu'il donnait de personne à personne avec une extrême bonté.

(*Combat*, 23 février 1951)

lettres non datées

André Gide à Adrienne Monnier

17 novembre [?]

Mon « Dieu de la guerre » est à Cuverville. Je vous l'enverrai quand j'y retournerai. Vous reverrai peut-être d'ici là.

Bien affectueusement votre

André Gide

André Gide à Adrienne Monnier

Cuverville

Inoublieusement

[carte postale anglaise figurant un masque hawaïen représentant le dieu de la guerre]

André Gide à Adrienne Monnier

vendredi

Chère amie des livres

Je serais déjà venu vous voir, parbleu, sans cette idiote de grippe qui m'a pris à la gorge et me retient à la maison, toussant, crachant, marronnant ; mais très votre tout de même et prêt à vous faire signe sitôt que j'oserai de nouveau disposer de moi. Je passerai rue de l'Odéon et nous conviendrons de tout ce que vous voudrez – mais ce ne sera pas avant lundi ou mardi prochain. Bien impatiemment votre

André Gide

[carte à en-tête du Ministère des pensions, des primes et des allocations de guerre – Cabinet du ministre]

*
=

Documents divers

Images d'un séjour en Corse (photos collec. Yann Moix)

lettre à Jean Amrouche

le dernier projet de voyage

Les Lettres françaises contre Gide

Obsèques de Madeleine Gide

images d'un séjour en Corse. 21-31 août 1930

Calvi, 23 août

« Un coup de vent vient de me transporter en Corse. Je me réveille à Calvi, sans plus de costume qu'un maillot de bains et des culottes, à l'instar d'un peuple d'amateurs allemands, anglais, russes et français semi-nudistes. » (Gide-Bussy, II, p. 294.)

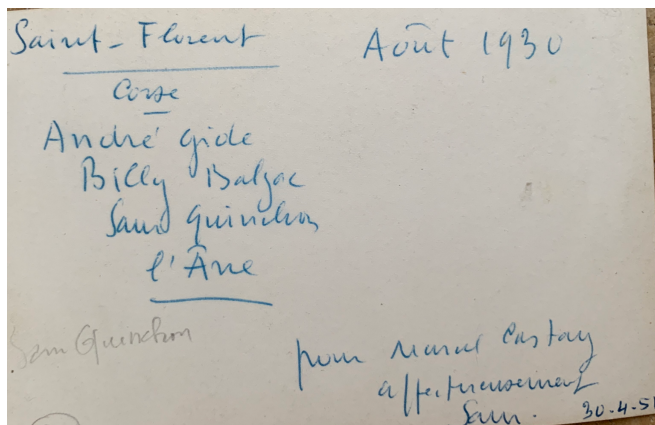
Calvi, 21 août

« J'achevais de déjeuner lorsque Berger, que j'avais rencontré à Berlin, vint me retrouver à ma table. [...] Un jeune athlète aux bras nus était son compagnon de table, que j'avais beaucoup admiré. » (J. II, p. 229)



26 août

Parti pour Bonifacio vers 9 heures. Accablante chaleur. Malaise après le déjeuner ; Billy Balzac m'évente avec une serviette à la manière des soigneurs de ring. (*Ibid.*, p. 231)



André Gide à Sam Quinchon¹⁵

Calvi, 15 septembre 1931

Hélas ! J'arrive ici trop tard. Et reviens par le premier bateau. À bientôt j'espère.

Tout cordialement.

André Gide

¹⁵ Carte postale : Calvi, vue prise de la plage.

Gide et Jean Amrouche

Sur le point de quitter Paris pour assez
longtemps, je donne par cet écrit à mon
ami Jean Amrouche pouvoir de signer en
mon nom toute convention relative
à la diffusion et reproduction et
exploitation du document radiophonique
enregistré et connu sous le titre général:
Entretien avec André Gide. Je laisse
donc à Jean Amrouche le soin et la
charge de protéger et défendre mes
intérêts suivant les instructions verbales
qu'il a reçues à ce sujet. Il rendra
compte, par la suite, soit à moi, soit
à mes exécuteurs testamentaires du
résultat de toutes négociations qu'il
aura pu conclure à ce sujet.

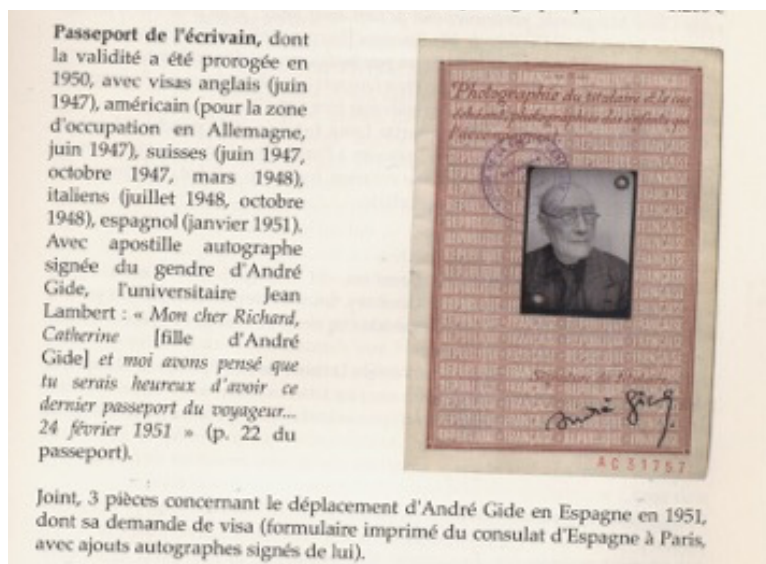
Le 30 janvier 1950

André Gide

*

Le dernier projet de voyage de Gide

En janvier 1951, Gide nourrissait encore le projet de se rendre au Maroc en passant par l'Espagne, en compagnie d'Élisabeth Herbart, suscitant l'émotion et la réprobation de son entourage. Mais les documents de voyage étaient prêts. Il faut une lettre de Pierre Herbart, le 31 janvier, pour lui faire abandonner ce projet. Il meurt deux semaines plus tard.



*

Les Lettres françaises contre Gide

Sollicité par la rédaction des Lettres françaises, Gide avait donné, le 18 novembre 1944, un récit, *La délivrance de Tunis*, qui allait servir de prétexte à Aragon pour publier la semaine suivante *Retour d'André Gide*, où figure la phrase fameuse : « Je ne demande pas qu'on fusille M. Gide, je demande qu'on ne le publie pas dans *Les Lettres françaises*. » La semaine suivante, une note anonyme continuait l'offensive au moyen d'une ironie tortueuse :

Le cas Gide

Notre collaborateur Aragon a reçu d'une de nos lectrices la lettre suivante :

« Votre article sur le retour de Gide nous montre, et nous ne le savions pas encore, que vous êtes un petit vindicatif dont André Gide, à l'heure actuelle le flambeau des lettres françaises, n'a que faire...

« Il serait même étonnant que Paulhan, que nous prenons encore pour un homme intelligent, soit de votre avis sur le cas Gide.

« Et puis les passages que vous citez ne sont pas du tout compromettants.

« Mais oui : « Vive la pensée comprimée. Le monde ne peut être sauvé que par quelques-uns ». Vous aurez beau en appeler à tous les youpins de la littérature... Vous ne ferez pas partie des sauveurs du monde.

« Et puis, n'est-ce pas, Gide n'est pas conformiste, hein ! Et personne ne l'achètera. Pauvre petit Aragoteur ! Mais n'êtes-vous pas Juif au fait ? »

M. André Gide doit être bien ennuyé d'avoir de pareils défenseurs.

Le Petit Havre, 21 avril 1938

La femme du célèbre écrivain André Gide est morte

--

Elle habitait, non loin du Havre, le château de Cuverville

La petite commune de Cuverville, à trois kilomètres de Criquetot-L'Esneval, cachée entre ses pommiers, ses fossés et ses hêtres, une église du XVI^e siècle, fort rustre et simplette maintenant sous son clocher d'ardoise, mais qui comptait jadis trois nefs.

On voit encore, à l'intérieur, les colonnes et les arceaux qui séparaient la grande nef des collatéraux.

Les archéologues prétendent que celles-ci furent abattues au temps des guerres de religion comme à Pierrefiques et à Villainville.

C'est fort possible.

Mais ces temps sont loin ! Catholiques et protestants, qui croient au même Christ se réconcilieront complètement un jour et les barrières tomberont entre eux comme tombera, à Cuverville, la haute haie qui sépare du cimetière des uns l'humble champ de repos des autres.

Hier après-midi, déjà, un pauvre corbillard de campagne a conduit de son château du XVIII^e siècle, où tout était élégance et charme, jusqu'au trou noir de la terre des morts, la châtelaine du pays.

Elle était de la religion réformée. Toute sa vie, elle avait entretenu de ses deniers les deux dernières tombes des défunts de sa foi : mais voici qu'elle dort son grand sommeil d'in pace au rang commun des fidèles de l'église romaine.

Conversion ?

Non point.

Cde n'est pas un prêtre mais un pasteur qui l'a accompagnée jusqu'à l'adieu. Son existence entière – plus de soixante-dix ans – s'était passée au milieu des braves gens de ce village. Elle n'a pas voulu se séparer d'eux dans l'attente de l'éternité.

Jeudi, peut-être, alors qu'elle prévoyait sa fin, elle demanda que sa tombe fût celle-la même d'un sien neveu, un tout petit enfant enterré au chevet de l'église, à l'angle du chemin qui en fait le tour.

Non loin de là, de l'autre côté de la chapelle, une grille entoure, au milieu d'un carré de sol nu, une très basse croix de pierre.

C'est le double tombeau de « Jacques-François Cavelier de Cuverville, chevalier de Saint-Louis, ancien cheval-léger de la garde du Roy, décédé en son château le 14 décembre 1814 » et de son épouse »Marie Grenier de Cauville, décédée le le 16 janvier 1803 ». Les derniers seigneurs de Cuverville.

La châtelaine d'hier était Mme André Gide, la femme de l'écrivain. L'auteur de *Si le grain ne meurt* – pour ne citer que ce titre d'une œuvre considérable et célèbre – suivait avec la foule des seuls habitants de la commune le convoi de la morte.

Quels souvenirs le hantaient ?

Ils s'étaient mariés à la mairie de l'endroit – le mariage religieux avait été célébré au temple d'Étretat. Fidèle à son coin de terroir, elle n'avait jamais guère quitté la belle demeure blanche enfouie dans son parc, accotée de sa ferme et dominant de courts vallonnements, alors qu'infatigable voyageur, il avait parcouru presque toute la terre !

Pour en rapporter quoi ?

L'homme et ses controverses sont trop connus pour qu'il soit besoin d'en entreprendre la critique.

Mais si j'y fais allusion, c'est que justement, sans quasi bouger de son horizon familial, sa femme a réalisé à la lettre un programme d'amour de l'humanité qu'il est allé chercher bien loin... et sans parvenir peut-être à le trouver, lui !

Ses générosités ne se comptaient point. Il n'y avait pas de pauvre qui n'eût l'audience de sa bonté. Chaque jour, des familles nécessiteuses avaient, par elle, le pain et le lait. Elle était une source de bienfaits.

Grande dame, on ne l'eût point distinguée de la foule des humbles. Elle aimait comme il faut qu'on aime, et si le destin lui avait donné la fortune, elle savait que la richesse ne vaut que par les bonheurs qu'elle peut semer.

Qui donc le lui avait appris si ce n'est point ce pays de finesse et de mesure qu'est notre terre à nous, avec ses traditions, son sens du travail, son esprit de famille, son honneur et son honnêteté ?

Vertus familières dont sourient d’aucuns, mais que l’on ne remplacera jamais.

Elles l’avaient faite tolérante, pacifique, accueillante, maternelle. Aucun code, aucun ordre, aucun texte de loi ne transformera l’humanité : il y fait du cœur.

Voilà la leçon d’une vie.

Une tombe est maintenant au cimetière de Cuverville. La pierre, un jour, gardera gravé le nom de la compagne d’André Gide, et ceux qui la verront diront :

– Ah ! oui, la femme du grand écrivain.

Ah ! Si la même pierre pouvait aussi porter témoignage de la noblesse de son âme et de la charité de son cœur !

Jean Le Povremoyne

